

Un homme nous a (re)gardés, un homme de merci

André Gaulin

Number 105, Spring 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57236ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaulin, A. (1997). Un homme nous a (re)gardés, un homme de merci. *Québec français*, (105), 88–89.

« parfois je m'assois par pitié de moi » (La marche à l'amour)

Un homme nous a (re)gardés, un homme de merci

par André Gaulin *

Gaston Miron nous a quittés. Il a voulu que ses proches soient près de lui pour franchir le dernier pont de sa vie humaine. Le langage nous fait dire qu'« il a rendu l'esprit », cet esprit qui nous enveloppe tout entiers. Le souffle de celui qui ahanait, marquant notre si longue venue au monde, est devenu le souffle de sa haute parole.



Le poète et citoyen Miron a dorénavant fermé les yeux. Pas lui d'ailleurs. Un être cher lui a fermé les yeux. Nous ne le verrons plus, parlant, pagayant, chantant, haranguant, interpellant, marchant, riant, regardant devant et tout autour avec sa gestuelle de rameur, « un homme de [notre] réquisitoire », grand et noble « compagnon des Amériques ».

La peur de la mort nous fait pratiquer l'euphémisme. On a dit que Gaston Miron avait *fermé les yeux*. Jamais une expression n'a été aussi vraie, le concernant. Car sa poésie, réaliste avant tout, passait par les yeux, y faisait son combat, son lieu de résistance. C'est lui, Miron, qui écrivait dans un poème ancien, inédit jusqu'en 1970 : « je n'ai plus que mes yeux de z-yeux / tout ailleurs dans mon corps est ténèbre / (mes yeux de z-yeux — en tout et pour tout) » (« Réduction »). Ce même poème commence par « Des heures puis des heures au fil / de mes yeux, aux prises avec eux ». Ces yeux y sont d'ailleurs une « sonde douloureuse » qui fait mentir les faiseurs de nouvelles de la fin de ce texte empreint du réalisme prosaïque de certains poèmes de Saint-Denys Garneau : (« les bulletins annoncent / qu'aucune localisation n'est en vue / pourtant je vois ce que je vois »).

C'est là la force du poète, du prophète, du sondeur, du sociolecteur : cette constance de regarder, de lire le réel, de l'écouter qui dialogue sur la rue ou dans les restaurants du coin. Il faut parler du courage du regard quand fermer les yeux eût été plus facile : « Jamais je n'ai fermé les yeux / malgré les vertiges sucrés des euphories / même quand mes yeux sentaient de la rouille / même en butte aux rafales montantes du sommeil » (« L'homme agonique »). Voyez les images d'excuses socialement acceptables : la légitime satisfaction, la fumée qui pique dans l'espace clos, la fatigue, cette énorme « fatigue canadienne-française » comme l'écrivit rudement Hubert Aquin à Pierre Elliott Trudeau dans un texte devenu classique.

Toujours voir, toujours regarder surtout. Le regard est un actif, presque un activiste chez Miron (c'est-à-dire, ici, un actif constant, ininterrompu), comme le percheron ancien qui avance en cheval de trait. Dans cette dernière image du poème « Dans les lointains », le regard a pris la subtilité de l'attention : « J'avance en poésie comme un cheval de trait / tel celui-là de jadis dans les labours de fond / qui avait l'oreille dressée à se saisir réel ». Toujours la quête du réel.

Poète réaliste, Miron, poète regardant, c'est-à-dire homme des mots qui portent, chargent, situent, qui destituent « l'immobile ». Voilà pourquoi cet homme dérangeait tellement, dans un pays où il faut prouver l'évidence même, notre existence : « poème, mon regard, j'ai tenté que tu existes / luttant contre mon irréalité dans ce monde » (« Les années de déréliction »).

De toute sa vie de vie, ce poète, Gaston Miron, n'a pas fermé les yeux, sa dernière aide, sa réduction historique, son arme essentielle : « Il n'est pas de tout repos d'être un homme libre et responsable, partout dans le monde » (essai « Un long chemin »). À sa façon, constamment, cet homme pauvre, doutant souvent des mots, lui, l'écrivain reconnu, a été un homme de salut pour tous ses frères et sœurs en humanité : « À la criée du salut nous voici / armés de désespoir [...] je comprends que nous ne serons plus jamais des hommes / si nos yeux se vident » (« La route que nous suivons »).

Le poète et citoyen Miron a dorénavant fermé les yeux. Pas lui d'ailleurs. Un être cher lui a fermé les yeux. Nous ne le verrons plus, parlant, pagayant, chantant, haranguant, interpellant, marchant, riant, regardant devant et tout autour avec sa gestuelle de rameur, « un homme de [notre] réquisitoire », grand et noble « compagnon des Amériques ».

Et c'est là que son absence, immensément présente, nous rejoint. Dans sa parole. Par sa poésie ramassée et puissante, fille de « l'héritage de la tristesse » et « Mère courage / dans [notre] longue marche » (« L'Octobre »). Une poésie de fierté, de ferveur, d'amour ouvert, de lutte incessante, une poésie universelle contre les oppressions de ce monde : « Je suis sur la place publique avec les miens / la poésie n'a pas à rougir de moi / j'ai su qu'une espérance soulevait ce monde jusqu'ici » (« Recours didactique »). Voilà l'anthropoète ! Le poète nationalitaire aussi, et l'identitaire.

Il y a près de vingt-trois ans, *Québec français* accordait son premier dossier littéraire à Gaston Miron, fondateur de l'Hexagone, animateur des lettres et de l'âme québécoises. Nous dirons dorénavant que nous vivrons l'Amérique dans la langue de Molière et de Miron : « l'éternité aussi a des racines / éternité (éternité) / jusque dans l'héritage demain ». (« L'héritage et la descendance », l'Hexagone, 1994).

Envoi

Où tu es maintenant, Gaston, « enfin dévêtu de [ta] fatigue » (« Et même l'amour est atteint »), nous te disons que tu n'es pas allé « mourir seul comme les eaux mortes au loin » (« La braise et l'humus ») mais qu'il y a tout un peuple qui t'a accompagné dans la terre de ton père et de ta mère qui savaient à eux deux « nommer toutes choses sur la terre » (« Art poétique »). Avec toi, dans notre au revoir, nous disons : « dans l'après-mémoire des corps et du cœur / [...] je te demande passage, amour je te demande demeure ». (« Après et plus tard »).